

4^E TIRAGE.



1^{re} ANNÉE



ALMANACH RETROSPECTIF 1916

ACTUALITÉS 1914-1915

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914 au 1^{er} août 1915.
Lettres de Soldats -- Récits de Guerre -- Autour de la Guerre -- Stratégie ?..
Les Œuvres de Charité pendant la guerre
Un peu de Littérature -- Les loyers -- Agriculture
Chronique de la Mode -- Plats de Guerre -- Hygiène -- La Vie pratique

25 Centimes



ÉDITIONS BRIAN HILL, 106b, rue de l'Arbre-Béni, Ixelles-Bruxelles

SERET, PUBLICITÉ-ANNONCES, 45, rue Marché-aux-Poulets, Bruxelles.

A nos Lecteurs,

En publiant ce premier *Almanach* qui a exclusivement rapport aux évènements actuels, nous avons eu en vue de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis Août 1914.

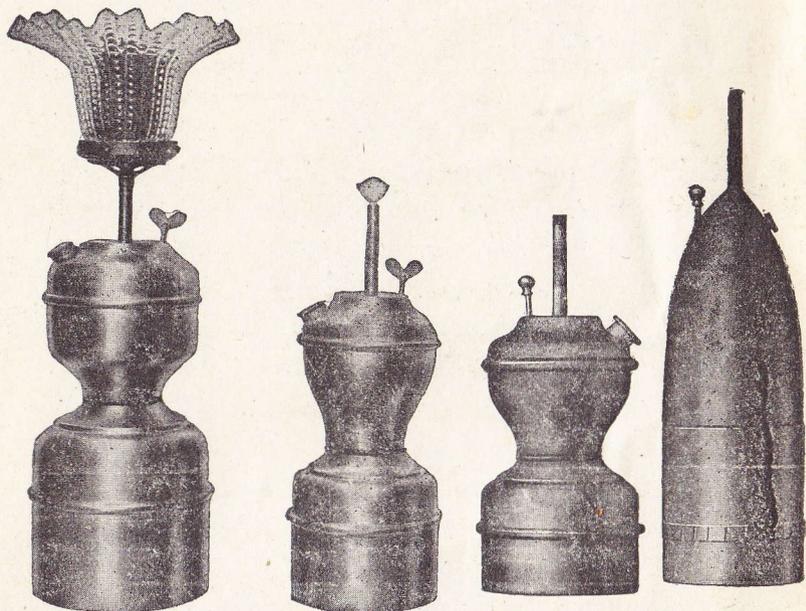
Nous avons renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire qui n'étaient pas toujours des plus spirituels, qu'abordaient d'habitude les almanachs. Notre genre aura du reste bien des motifs pour être observé encore quelques années.

Nous présentons, à nos annonceurs et lecteurs, avec nos remerciements pour le bon accueil qu'ils nous ont réservé, nos meilleurs vœux pour **1916**. Que l'année nouvelle nous apporte au plus tôt : *La Paix*.

Les Éditions Brian HILL.

Palais de l'Eclairage

Rue des Bogards, 25, Bruxelles



Installations de Gaz et d'Electricité

RÉPARATIONS, TRANSFORMATION & ENTRETIEN
à des prix très modérés.

LUMIÈRE, SONNERIES ET TÉLÉPHONE

Spécialité d'installations de lumière électrique raccordées
aux réseaux de la Ville et des communes. Mécanique
de précision et réparations de phonographes.

DEVIS GRATIS SUR DEMANDE

Vente de lustres, gros et détail

GAZIER-PLOMBIER

22 22 22 22 22

ALMANACH RÉTROSPECTIF

1916

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914
au 1^{er} août 1915. — Lettres de Soldats. —
Récits de guerre. — Le général Leman.
— Autour de la Guerre. — Les Œuvres
de Charité pendant la Guerre. — Un peu
de Littérature. — Les Loyers. — Agricul-
ture. — Chronique de la Mode. — Hygiène.
— Plats de Guerre. — La Vie pratique. —

PREMIÈRE ANNÉE - :-:- PRIX 25 CENTIMES

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Petites braisettes réclame pour cuisine. — fr. 1.80
Petit Tout-Venant — fr. 1.80

PUBLICITÉ
CARRÉN

PUBLICITÉ
CARRÉN

MAISON HERBOTS, 88, RUE MALIBRAN, 88, Pompes funèbres de Belgique

suis mort en brave, j'espère bien, car je ferai ce qu'il faut pour ça. Le linge de mon sac qu'est bien garni, ça sera pour les camarades qui en ont besoin, mais ça sera L... qui commencera à choisir, car il n'en a guère. Ma blague, ça sera pour T... Avec la pipe à mon cousin Albert J... faudra également donner l'étui comme de bien entendu. Mon portemonnaie avec l'argent, ça sera pour le capitaine qui le donnera à l'aumônier pour des messes pour moi et pour les camarades de la compagnie qui sont morts aussi. Ma photographie qu'est dans le portefeuille, ça sera pour le capitaine qui la gardera en souvenir de Pierre M..., parce que je l'aime bien, parce qu'il a toujours été bon avec nous, et s'il la garde ça me fera plaisir. »

DANS LA BOUE.

Le *Journal de Rouen* publie la lettre suivante d'un jeune chasseur d'Afrique combattant aux environs d'Arras :

— A trois, nous partîmes à 5 heures du soir pour rejoindre notre poste. Après avoir parcouru 3 kilomètres sur la route, nous nous engageâmes dans un boyau qui conduisait à la tranchée. Nous avions fait à peu près les trois quarts du chemin, — j'étais en tête du détachement, — quand je me sentis enfoncer subitement : bientôt j'avais de la vase jusqu'aux genoux. Mes deux camarades tentèrent de me dégager ; ils ne purent y parvenir ; ce que voyant, ils décidèrent de retourner en arrière pour chercher du renfort. Quatre heures durant je les attendis : j'enfonçais toujours et la boue m'arrivait aux hanches !

J'enlevai mon manteau, mon mousqueton et mon coupe-choux, et, saisissant ma gamelle, j'essayai de me dégager en rejetant la vase qui m'entourait en dehors du fossé ; au bout de quelques minutes, je compris que c'était là un travail inutile, car la boue retombait dans le fossé au fur et à mesure que je cherchais à m'en débarrasser. Je creusais moi-même ma fosse !

Je pris alors un parti héroïque : je saisis mon couteau, plongeai le bras dans la vase et coupai souliers et molletières. Mais je ne pus encore sortir de mon linceul mouvant. C'est seulement quand j'eus fait le sacrifice de mon pantalon et de mon caleçon que j'arrivai enfin à me délivrer ! Seulement, quand je voulus reprendre mon manteau et mon mousqueton, ils avaient disparu à leur tour.

... Je n'essaierai pas de vous dire comment je parvins à quitter cet infernal endroit. Sachez que c'est seulement à minuit que j'arrivai, à moitié nu, à la tranchée ! Là, un camarade me donna une toile de tente et m'enroula dedans... et le sous-officier présent m'envoya monter la faction. Jamais garde ne me parut plus dure à monter.

C'est seulement à 6 heures du matin — après avoir été relevé — que je pus m'approcher d'un bon feu. J'étais littéralement mort de froid.

L'officier commandant, mis au courant de ma situation, me fit évacuer sur une ferme où des camarades me donnèrent une vieille culotte, une paire de pantoufles et des chiffons pour m'envelopper les pieds. Mais mes malheurs n'étaient pas terminés. Je ronflais depuis un quart d'heure dans la paille, quand un bruit épouvantable me réveilla. C'étaient les Allemands qui bombardaient la ferme où j'étais !... »

Fumez les cigarettes Fantomas

Récits de Guerre

BATAILLE DE SOISSONS

ENTRE L'EAU ET LE FEU.

La première attaque des Français, le 8 janvier, contre l'éperon 132 n'avait été qu'une offensive locale. Ce jour-là, seules avaient pris part à l'action quelques compagnies françaises occupant la ferme de Saint-Paul. Le 9, le 10 et le 11, le combat se poursuivait autour du même point, avec des alternatives violentes d'avance et de recul, sans que rien toutefois fit prévoir autre chose qu'une lutte de tranchées.

Le 12, une de nos colonnes avait atteint le village de Crouy, d'où elle pouvait diriger un tir heureux contre la pente est de l'éperon, occupée par l'ennemi, lorsque brusquement, à onze heures du matin, un violent bombardement éclata sur la droite. En même temps, le plateau de Vregny se couvrait de flocons blancs des batteries allemandes. Mais les projectiles adverses n'étaient pas destinés aux assaillants de l'éperon. Les marmites tombaient sur les villages de Bucy, de Moncel et de Sainte-Marguerite, vers lesquels tous nos contingents de la plaine de Venezel marchaient en masses compactes.

Notre aile droite avait suivi le mouvement en avant sur la route de Chivres. A une heure, toutes nos forces se trouvaient massées sur la ligne de Crouy-Miscoûte. C'était la lutte générale, coûte que coûte. Un front de huit kilomètres, le long duquel les canons tonnent, les mitrailleuses claquent, les fusils crépitent. Les Allemands occupent en face de nous des positions formidables. Leurs obus nous arrivent en rafales. Ils tirent à l'abri. Quelques-uns de nos 75, qui ont tenté de prendre position vers le Moncel, doivent pointer presque verticalement, comme s'ils chassaient le taube.

Nos pièces de campagne de la rive droite ne peuvent faire utile besogne. Seule, notre artillerie lourde, en place de l'autre côté de l'Aisne, peut répondre aux batteries de Vregny. Nos obusiers répondent, guidés par nos escadrilles d'avions, qui survolent le champ de bataille. La cavalerie elle-même est représentée par quelques pelotons de chasseurs qui sont arrivés au galop, dès le début de l'action.

LES PONTS SAUTENT.

Un duel d'artillerie au-dessus de la plaine de Venezil, au-dessus de nos têtes. Nos obus franchissent l'Aisne, fouillent le plateau. A quatre heures, une explosion vers Vregny. Un de nos projectiles a fait sauter un parc à munitions. Notre succès est de courte durée. La voie ferrée de Laon, par Anizy-le-Château, ravitaille l'ennemi sur le champ même du combat. Un de nos avions signale des trains adverses amenant des renforts. Il reçoit l'ordre d'attaquer. Le monoplan s'élève, plane, se rapproche, laisse tomber sur le convoi les bombes fulgurantes. Mais les mitrailleuses ennemies veillent. Les auto-canonns se mettent de la partie, ronflent sur la route, à la chasse de l'oiseau français. Un projectile l'atteint. Les ailes blanches semblent capoter. Il est frappé à mort ? Non, il se redresse. Mais il est frappé pourtant.

De nos lignes, on entend le moteur s'arrêter net. L'appareil descend

PUBLICITÉ
CARRÉN

Fumez les cigarettes Fantomas

Pompes funèbres de Belgique
cercueils, tentures, voitures, transports.

88
MAISON HERBOTS
88, RUE MALIBRAN,

mal. Il tombe plutôt qu'il n'atterrit au nord de Sainte-Marguerite. Une de nos sections doit sortir du village. Le temps de détacher de son siège le pilote blessé, de le porter à l'ambulance. L'appareil ne vaut guère mieux, le réservoir percé d'une balle. Les poignées de commande sont rouges du sang de l'homme.

Rien ne peut empêcher les renforts allemands d'arriver. Ils arrivent, sans arrêt, et se massent au-dessus de nous. Pour les joindre, il nous faudrait gravir des pentes escarpées, battues par les shrapnells. Et sur ces pentes: des fossés, des kilomètres de fil de fer, peut-être des mines. Ils sont là-haut, inaccessibles. Et nous n'avons pour tout point d'appui qu'un talus de chemin de fer, une route. Comme abri, des villages en ruines: Bucy, dont la moitié des murs sont écroulés; le Moncel, qui sert de point de mire au 77; Sainte-Marguerite, dont les toits de chaume flambent. Comme chemin de retraite, nous en possédons deux: le pont de Venizel et celui de Missy. Du moins, la chose était encore ainsi à quatre heures. Dix minutes plus tard, le passage de Venizel n'existait plus: le courant avait rompu les amarres et les barques s'en allaient à la dérive. L'eau montait toujours. A cinq heures, c'est le tour du pont de Missy. Nous sommes coupés de la rive gauche.

DEMAIN! DEMAIN!

Nos fantassins, depuis midi, n'ont pas cessé de tirer; les épaules sont meurtries par le recul de la crosse, les doigts sont brûlés par la chaleur de l'acier. Depuis midi, nos artilleurs ont manié leurs pièces. Après chaque bordée, il fallait se défilier en vitesse. Sitôt les quatre premiers coups, nos batteries étaient déjà repérées. Où prendre position? Un terrain nu, une ferme en feu, une meule de paille. C'est tout.

Le soir est venu. Le duel se continue à coups de canon. Dans le ciel, les marmittes sifflent, éclatent. Des fusées, des incendies. Du froid. Les motocyclettes des agents de liaison glissent sur la route. Des renforts! Envoyez des renforts! Mais la rivière monte, monte. Attendez que le pont soit rétabli! Le génie travaillera toute la nuit. Demain il y aura, sur la rive droite de l'Aisne, des réserves fraîches, il y aura des balles dans les cartouchières. Il y aura aussi des ravitaillements. Ce soir, les lignards se sont contentés d'un morceau de biscuit, d'un peu de viande froide. La réserve du fond du sac.

Le colonel commandant les batteries de campagne réclame des boîtes à mitraille? Demain. Le médecin chef des services de l'avant a des blessés à faire évacuer sur l'arrière? Demain. Les pontonniers manœuvrent dans l'eau glacée. L'eau noire, traîtresse, qui roule en torrent. Vers Venizel, impossible de rétablir un pont. L'Aisne n'est plus une rivière, c'est une mer. Vers Missy, l'inondation est moindre. Le cours est moins large, mais plus violent. On va tenter quand même. Le salut d'une armée en dépend. Sur la rive droite, l'infanterie, qui s'est battue tout le jour, travaille toute la nuit. La pioche, la pelle. Des tranchées.

LE PONT, RÉTABLI DANS LA NUIT, SAUTE DE NOUVEAU.

Le jour se lève. Un 13. Mais s'il fallait être superstitieux à la guerre!... Le pont de Missy est rétabli. Dix soldats du génie ont eu les pieds gelés. Dix autres se sont noyés. Les renforts vont arriver. Ils passent. Les munitions vont arriver. Elles arrivent. Pas pour longtemps, tout cela. A huit heures, la liaison des deux rives était un fait accompli. A huit heures vingt, un craquement. Le temps de crier

Demandez partout les Marques :
Mardjan, à 0.30; Vainqueur, à 0.20; Oros, à 0.25

Voir annonce page 38.

savez-qui-peut. Le pont se vide en un instant. Les filins cassent. L'eau se précipite. A nouveau isolés. Deux compagnies de réserve ont à peine le temps de passer sur la droite de l'Aisne. Cent obus. Il en faudrait deux mille.

Sous le feu, le service de santé fait évacuer une partie des blessés, les moins atteints, vers la ferme de Saint-Paul.

Des rafales de plomb, d'acier, de fer, tombent sur notre ligne. Les villages deviennent intenables. Il faut déboucher. Notre gauche sort de Crouy et attaque pour la onzième fois l'éperon 132. Victoire. Nous nous accrochons à la pente. Ménagez les cartouches! Il n'en reste plus que cinquante par homme.

Notre centre sort de Bucy, de Moncel, de Sainte-Marguerite. Les maisons ne sont plus que des ruines. Pas à pas, nous reculons, mais nous devons reculer. Nous rentrons dans nos ruines.

Notre droite tient.

ET LES RENFORTS ALLEMANDS ARRIVENT TOUJOURS.

Devant nous, le flot ennemi augmente toujours. Il arrive par chemin de fer, à pied sur la route, en automobile. Il vient de Laon, de Vervins, de Mézières. A trois heures, des contingents de la septième armée sont en vue. C'est von Heeringen qui vient à la rescousse.

Des attaques. Des contre-attaques. Nous n'avons pas avancé d'un mètre. Mais nous n'avons point non plus reculé.

Tenir encore! Ordre de l'état-major. Deux nouveaux ponts ont été emportés. Et pourtant nos réserves sont massées sur la rive gauche. Elles attendent, impatientes. Notre artillerie lourde, de l'autre côté de l'Aisne, nous prête un merveilleux appui. Nous tenons. Nous tiendrons, grâce à elle.

Deuxième nuit. Plus rien à manger. Un ravitaillement infime par Saint-Vaast. Plus de balles, plus d'obus. Sommes-nous perdus? Non. L'ordre a brusquement couru dans l'ombre. Rassemblement. Le silence. Notre centre gauche se rabat sur l'aile gauche. Une arrière-garde tiendra l'éperon 132. La retraite de Soissons est assurée de ce côté. De l'autre aussi, sur la droite. Le pont de Missy est rétabli, pour une heure, deux heures peut-être. Il faut faire vite, car déjà le jour vient. Le fort de Condé tonne et protège le recul. En bon ordre.

L'infanterie, en longue files, s'engage sur le passage. C'est l'aube du 14. L'ennemi a vu. Du plateau de Vregny, les masses prussiennes dévalent. Devant Missy, une batterie de 75 fait face.

Les dernières pièces restées sur la rive, les derniers obus. Les boîtes à mitraille partent quatre par quatre. Sous la protection de ces canons, l'armée échappe à l'écrasement.

Il y a toujours des assaillants. Et nous n'avons plus rien dans les caissons. Encore vingt coups. Encore seize. Encore douze. Mais déjà il ne reste plus sur la droite de l'Aisne qu'une petite troupe d'infanterie française.

Et maintenant, les quatre derniers projectiles. Pour les pointer, six hommes en tout. Les autres sont morts. Les canons, eux aussi, vont mourir. Les artilleurs survivants ont dévissé les freins. Tout à l'heure, en tirant leur dernier obus, les quatre pièces, que rien ne retient plus, vont s'effondrer en arrière, se briser, se fendre.

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Anthracites 35/50 -- 50/80 Chauffage

PUBLI-CITÉ
CARRÉN

VISIONS DE GUERRE.

Nous reproduisons, à l'intention de nos lecteurs, les extraits suivants des notes adressées à son journal par un correspondant de guerre qui suit les opérations militaires avec l'armée russe :

— Les charrettes à deux roues se dirigent en file immense vers la gare de... Il me semble apercevoir un peuple de terre cuite : blessés, chevaux, ambulanciers, tout est couvert de la même couche épaisse de poussière grise. Médecins, étudiants, sœurs de charité se pressent autour des voitures : ils déposent les blessés sur les brancards qu'ombrage un léger toit de feuillage. On distingue tout de suite les hommes gravement blessés : ils restent couchés dans une immobilité de pierre ; indifférents aux gestes de ceux qui les soignent, aux paroles de réconfort, à la nature entière, ils fixent le ciel bleu, d'un regard morne.

— Tu as de la peine à marcher ! Couche-toi plutôt sur un brancard... Ainsi parle d'une voix infiniment douce une sœur de charité : à ses yeux pleins de compassion attendrie, je devine qu'elle assiste pour la première fois aux horreurs de la guerre.

— Ça ne fait rien ! Ça ne fait rien, petite sœur ! Tu vois, cahin-caha, j'avance toujours ; et il y en a là des quantités qui ont plus besoin que moi d'un brancard ! répond le blessé. C'est un tirailleur, avec les traits caractéristiques des Sibériens ; il porte son bonnet enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles ; il s'appuie sur un bâton nouveau ; à chaque pas, la douleur le fait grimacer ; son pied droit pend comme un poids mort. Le prince de B... se penche vers moi et me chuchote :

— Regardez là-bas cet homme qu'on apporte ! Quelle figure fine, intelligente ! Il a l'air de souffrir terriblement. On ne dirait pas d'un simple soldat...

J'examine le brancard ; le blessé est un jeune homme à la physiologie distinguée ; il a des larmes dans les yeux. Je m'approche encore davantage, et je remarque sous l'épaisse couche de poussière le ruban tricolore des volontaires.

— Désirez-vous quelque chose ?

— De l'eau ! murmure le jeune homme d'une voix rauque...

J'approche de ses lèvres serrées ma gourde pleine de thé froid ; il boit avidement.

— Où êtes-vous blessés ? dis-je, quand il a fini de boire.

— A la colonne vertébrale ! répond-il sourdement. Puis il ferme les yeux.

Un instant après, il les rouvre et balbutie :

— Laissez-moi vous faire une prière. Je n'ai plus longtemps à vivre. Ma mère habite Kiev. Je suis son fils unique... J'avais donné son adresse au commandant de ma compagnie pour qu'il pût la préparer à recevoir une fatale nouvelle... Il ne faut pas qu'on lui annonce ma mort tout d'un coup ; elle en mourrait... Mais mon chef est mort, il a succombé dans mes bras... Voici mon manteau : dans la poche, il y a une lettre pour elle... je n'ai pas encore pu l'expédier... l'adresse est dessus... faites une bonne œuvre.

Je lui promets de faire tout ce qu'il demande, et je veux lui serrer la main au moment où on va l'emporter. Mais je ne trouve pas la main sous l'uniforme ensanglanté !

Il sourit tristement :

— Impossible de vous tendre la main. Des éclats d'obus me les ont coupées toutes les deux !

Voici les voitures sanitaires aux portes grandes ouvertes : on y dépose les blessés, on les déshabille, on les lave, on les bande à nouveau, on

Demandez partout les Marques :

Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

les met au lit avec tendresse, comme de petits enfants. Pas de cahots à craindre ! Quand ces voitures marchent, elles se balancent mollement. — On se croirait dans un berceau ! s'écrie un tirailleur. Il a reçu huit balles, mais il n'a pas une seule blessure grave.

* * *

COMMENT ON LIVRE UN ASSAUT.

La guerre actuelle, à l'encontre de ce que les non-initiés croyaient, a donné lieu à de nombreuses charges à la baïonnette.

Voici une petite note très suggestive sur la façon dont les troupes opèrent pour atteindre l'objectif choisi :

La chaîne des tirailleurs étant arrivée dans la zone du feu, on continue à progresser en s'efforçant d'atteindre la distance de 800 ou 600 pas sans fatiguer les hommes et en évitant, si on le peut, de recourir aux bonds à la course.

En général, l'ouverture du feu d'une nouvelle position ne commence que quand tout le monde y est arrivé, pour ne pas attirer à l'avance le tir de l'ennemi avant que la chaîne y soit installée. Aux petites distances, sous un feu violent et quand le mouvement ne peut plus s'effectuer à l'abri des vues, les hommes qui ont déjà fait le bond ou rampé en avant, ouvrent, au contraire, tout de suite le feu rapide pour protéger le mouvement des autres.

A 600 ou 500 pas, on recomplete une dernière fois les cartouches. Les chefs de section désignent l'emplacement du futur arrêt et les hommes gagnent individuellement la nouvelle position en courant ou en rampant. Alors les chefs d'escouade doivent faire le mouvement les derniers, après s'être assurés que tous leurs hommes se sont bien portés en avant. On bat, par un feu de masse violent, exécuté de chacune des positions d'arrêt de la chaîne. la position ennemie ; le feu est continué jusqu'à la distance la plus rapprochée. L'attaque à la baïonnette devient alors exécutable. La chaîne devient, il est vrai, visible à découvert ; mais les nerfs de l'adversaire abrité sont tellement ébranlés qu'il n'est plus en état d'infliger des pertes.

L'assaut s'exécute quand il a été suffisamment préparé par le feu ou quand les fractions destinées à agir en flanc sont en mesure d'entrer en action.

Le feu est porté à son maximum d'intensité, les sections non engagées des compagnies de chaîne rejoignent celle-ci et l'entraînent en avant. Les compagnies de réserve se rapprochent le plus possible. Entre 50 et 30 pas de l'ennemi, on part à la course en criant *hourra*.

Après avoir chassé l'ennemi, la chaîne poursuit à la baïonnette pendant 100 ou 200 pas, puis s'arrête et continue la poursuite par le feu à répétition. La réserve continue le mouvement offensif ; une de ses fractions assure l'occupation du point d'appui enlevé.

Un tir violent à shrapnells, exécuté au dernier moment, d'enfilade si c'est possible, et battant, au moment de l'assaut, le terrain immédiatement en arrière de la position adverse, facilite beaucoup l'exécution de l'assaut.

Etre bien habillé et à bon marché

Essayer c'est l'adopter

Complets et Pardessus sur Mesure 29 fr. 50

" A LA BELLE COUPE ,,

Rue Malibran, 105 et chaussée de Waterloo, 109

Maison A. Opdebeek

DÉMÉNAGEMENTS ET GARDE-MEUBLES
CHAUSSÉE D'IXELLES, 73, IXELLES

Prix de guerre-forfait

PUBLICITÉ CARREN

Il faut s'attendre à ce que l'assaut cause de grandes pertes. Mais une fois la supériorité des forces acquise sur le point attaqué, l'assaut doit réussir si l'assaillant est capable de renouveler l'attaque (souvent un grand nombre de fois). C'est au choix heureux du point d'attaque à compenser, par son influence sur la situation générale, les pertes subies. * * *

LA GUERRE DE TRANCHÉES.

La guerre actuelle de tranchées comporte toute une série d'ouvrages qu'il convient de décrire succinctement.

C'est d'abord un long fossé sinueux qui prolonge à l'infini, de la mer du Nord jusqu'en Alsace, ses méandres interminables, gravit coteaux, monts et montagnes, redescend vers les plaines, traverse les hauts plateaux, disparaît brusquement sous la futaie des boqueteaux, bois et forêts qu'il rencontre sur son chemin, puis reparait encore pour disparaître un peu plus loin.

En avant de ce fossé, des fils de fer dit « barbelés », c'est-à-dire hérissés d'une multitude de lames minuscules, mais redoutablement tranchantes et déchirantes, se croisent et s'entrecroisent sur une profondeur de plusieurs mètres, depuis le niveau du sol jusqu'à la hauteur de l'abdomen, se compliquent encore de trous dits « de loup », sorte d'entonnoirs creusés à profusion et armés généralement, dans leur milieu, d'un piquet de bois ou de fer dont la pointe menace le ciel et aussi ceux qui, par infortune, viendraient à y choir.

On conçoit, certes, les difficultés sans nombre que ce réseau de fils de fer barbelés et de « trous de loup » offrent déjà à l'ennemi qui, sortant lui-même de sa tranchée, tente de venir occuper la « tranchée de première ligne ». On conçoit aussi que, tandis qu'avec leurs cisailles les soldats de l'adversaire s'efforcent de détruire et de traverser ces obstacles, ceux qui veillent derrière les créneaux de la tranchée leur font congrûment, à coups de fusils et de mitrailleuses, l'accueil qu'il convient.

Mais ce n'est là qu'une bien faible partie du « système » que nous avons envisagée.

Derrière cette tranchée de première ligne, à quelques centaines de mètres, voici un nouveau réseau de fils de fer barbelés et de « trous de loups », puis, un peu plus loin, un autre long fossé sinueux, parallèle au premier et qui, tout comme lui, court de la mer du Nord à l'Alsace, franchit monts, plaines et forêts. C'est là la « tranchée de deuxième ligne », réunie à celle de première ligne par de sinueux « boyaux de communication ».

Ce n'est pas fini. C'est, au contraire, là que l'intéressant commence. En deçà de cette « tranchée de deuxième ligne », encore à quelques centaines de mètres en arrière, un nouvel ensemble, assez compliqué, de fossés aux silhouettes bizarres, découpe le terrain dans tous les sens, se précipite dans les bois, en ressort pour former sur le plateau des séries de courbes concentriques, de V immenses aux branches opposées parallèles, d'ouvrages souterrains, de trous mystérieux où des mitrailleuses dissimulées n'attendent que l'instant de partir, d'inquiétants enchevêtrements de nouveaux réseaux de fils barbelés que dissimulent les hautes herbes ou les futaies. Tout cela a nom avancées, réduits, redoutes, etc., termes qui, à coup sûr, ne vous disent pas grand'chose, mais qui représentent des choses redoutables.

On peut, après avoir lu ces quelques explications, comprendre le sens héroïque qu'il faut donner aux brèves phrases de communiqués disant : nous avons conquis 100 mètres de tranchées sur une profondeur de 500 mètres !

Brasserie du Petit Manneken-Pis PROPRIÉTAIRE : P. VAN LAER

Place Conscience, 3, Ixelles

Spécialité de Lambic, Faro, Gueuze, etc.

PUBLICITÉ CARREN

SUR LE PLATEAU DU HARTMANNSWEILERKOPF

Par un hasard heureux, écrit le correspondant de guerre Max Osborn, j'eus la chance de pouvoir grimper au sommet du désormais fameux Hartmannsweilerkopf. Arrivé là-haut, le capitaine qui me reçoit met un doigt sur les lèvres, disant : « Ne parlez pas trop haut ; marchez doucement, car les Français sont là tout près. » La situation, en effet, est des plus baroque et nulle part, sur toute l'étendue du front, elle n'offre tant de singularités. Le sommet de la montagne présente un plateau d'une largeur de 12 mètres au plus. Cinq mètres de cette largeur, au nord et à l'est, sont entre les mains des Allemands, tandis que les Français occupent un espace de deux mètres sur les versants sud et ouest, de sorte que les deux belligérants peuvent affirmer qu'ils sont maîtres du sommet. Les Français, pourtant, occupent la position la plus défavorable, celle du côté montagneux, en opposition avec la plaine qui s'étend jusqu'au Rhin.

Entre les deux positions, il existe donc un espace libre de 5 mètres. Des deux côtés ont été creusées des tranchées dans le roc qui sont formidablement défendues. La lutte se continue nuit et jour par le lancement de grenades à main. Abrités dans une véritable casemate, nous entendons siffler les projectiles, qui éclatent tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, sans autre effet que d'effriter le roc un peu plus tous les jours.

Mais voilà qu'une balle de fusil, aplatie contre la roche, vient rouler à nos pieds ; un second coup éclate et un nuage de sable s'élève devant nous.

— Ça, me dit un sous-officier du génie, c'est encore un coup d'Emile.

— Emile, dis-je, qui est-ce, Emile ?

— C'est un brave soldat français qui s'amuse à tirer sur nos sacs de sable. Il est là dans le coin à gauche. A côté de lui se trouve Auguste. Attention, Auguste aussi va tirer.

En même temps, une balle dans les sacs soulève un nouveau nuage de sable.

— Je vous l'avais dit, n'est-ce pas ? C'est bien là le coup d'Auguste, conclut le sous-officier.

Voilà la vie qu'on mène sur ces hauteurs depuis des mois, et où les belligérants se connaissent par leur petit nom.

* * *

UN HEROS

Les récits relatifs à la guerre actuelle fourmillent d'actes de courage et de dévouement, non moins que d'exemples d'audacieuse témérité.

Aucun cependant n'est plus émotionnant que l'histoire suivante, qui s'est passée au front belge.

Un sergent aviateur était monté, en compagnie d'un lieutenant-aviateur, pour reconnaître les lignes ennemies. De l'endroit où nous nous trouvions, nous suivions attentivement tous les mouvements de

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Petites braisettes réclame pour cuisine, — fr. 1.80
Petit Tout-Venant — fr. 1.80

PUBLICITÉ
CARREN

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Charbons de toutes provenances

PUBLICITÉ
CARRÉN

l'aéroplane. Tout à coup, nous vîmes l'appareil descendre verticalement, se rétablir, puis s'éloigner, fortement ballotté. Les secousses devinrent de plus en plus fortes; l'avion se penche sur l'aile gauche, revient vers nous, comme un oiseau frappé à mort, s'abattre, capote, se retourne entièrement et vient, sur le sol.

Nous précipitons et nous trouvons le lieutenant mort sur son siège. Le pilote donne encore signe de vie; nous le faisons transporter à l'ambulance.

Là, revenu à lui, il nous raconte comme en un rêve :

« Notre reconnaissance était terminée. Nous revenions à travers une grêle de balles; les shrapnells pleuvaient autour de nous. Je ne voyais que de la fumée et, ne pouvant plus voyager dans des conditions pareilles, je décidai de prendre de la hauteur. Au moment où je manœuvrais dans ce but, un obus éclata au-dessus de nos têtes. Je crus à ce moment que notre appareil était réduit en miettes et que ma cervelle elle-même s'éparpillait dans l'espace. Je ressentais une sensation de douleur très vive, qui, pourtant, me rendait heureux, car elle me prouvait que je vivais toujours; mais il me semblait en même temps qu'on me perçait les yeux. A partir de ce moment, en effet, je n'ai plus rien vu; devant moi s'étendait un brouillard épais... »

Nous vivions encore. Nous pouvions échapper. Comme un désespéré, je m'accrochai à mes leviers. Inutile de songer à diriger l'appareil; ce qu'il importait, c'était de rester en haut, afin de nous garer des obus, qui, heureusement, se faisaient plus rares.

Du plus fort que je pus, je criai : « Lieutenant! rien de cassé? » Pas de réponse. Je pensai qu'il ne m'avait pas entendu et je haussai la voix. Je me retournai pour savoir ce qu'il était devenu. Devant moi, mais j'étais aveugle! Et mon lieutenant certainement avait été touché, derrière moi, tout n'était que ténèbres; j'avais échappé à la mort, oui.

J'avais encore assez de présence d'esprit pour me rendre compte de l'horreur de ma situation. Seul, à une hauteur de peut-être 1.600, 1.700, 1.800 mètres, menacé par l'artillerie ennemie, je recommandai mon âme à Dieu. Et voilà que j'entendais à nouveau la canonnade, et l'idée me vint qu'il était de mon devoir d'essayer d'atterrir et d'aller communiquer à mes supérieurs les résultats de nos observations.

Je me guidai sur le son du canon en volant dans la direction opposée. A peine avais-je pris pendant deux minutes cette direction que j'entendis la voix de mon lieutenant. Il était revenu à lui et me criait : « Casse-cou! montez! montez! » J'obéis instinctivement et avec une telle force que l'appareil ne fit qu'un bond dans l'air. Le lieutenant reprit : « Mais il arrache le coq du clocher! »

Je compris que nous avions échappé à une catastrophe et je dis : « Merci, lieutenant, ne le prenez pas de mauvaise part : je ne vois plus! Mais vous-même, êtes-vous blessé? — Oui, dit-il, je crois que je suis bien touché. Attention donc, vous retournez vers l'ennemi!... A gauche!... Encore plus!... Bien! en avant maintenant! »

Trois minutes après, je l'entendis de nouveau, d'une voix plus faible cependant : « Parfait, nous sommes chez les nôtres... Arrêtez le moteur... vol plané... Doucement... doucement!... »

Puis plus rien, si ce n'est le fracas de l'avion qui s'écrasait par terre.

Lorsque le chirurgien exprima au malheureux toute sa douleur de l'infirmité terrible qui l'avait atteint, celui-ci répondit : « Je ne regrette qu'une chose, c'est que je ne pourrai plus aller en reconnaissance! »

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Gros à 0.25

Voir annonce page 38.

LE RECIT D'UN SURVIVANT DU « LEON GAMBETTA »

Voici comment un marin, rescapé du *Léon Gambetta*, raconte à un ami le torpillage du croiseur-cuirassé français :

— Nous revenons de loin. Je vais raconter le coup qui vient de nous arriver. Il était minuit; je venais de prendre la faction dans le capot d'une tourelle 16, quand un coup terrible, bientôt suivi d'un autre ébranlèrent la coque du bâtiment.

Une torpille avait touché le bateau sur l'avant, une autre l'avait frappé par le milieu. Tout le monde sortit de la tourelle sans se presser. Quand nous fûmes sur le pont, le navire avait déjà de la « gîte à bâbord ». Impossible de mettre les embarcations à la mer, tellement le bateau penchait. Bientôt les mâts furent au ras de l'eau et je me décidai à sauter à la mer.

Comme je remontais à la surface, le tribord se rabattit sur moi. Je me dis : « Ça y est! » J'avais reçu un violent coup sur le bras; seulement ce qui me sauva, c'est que le bateau resta un moment la quille en l'air. Alors, je remontai de nouveau à la surface, en m'accrochant à deux morceaux de bois. Il était temps. Le *Léon Gambetta* s'enfonçait en faisant de forts remous. Je tourbillonnai un moment avec mes deux morceaux de bois et c'en était fait du bateau : il n'existait plus.

Quand je fus remis de mon émotion (un peu forte), je regardai autour de moi. Je vis que le vapeur de l'amiral et un canot étaient à la mer, mais le canot s'éloignait. Il était tellement chargé (il peut contenir 58 hommes et ils étaient 108 dedans) que les hommes étaient obligés de s'asseoir sur les portières de rames pour les boucher.

Enfin je me mis à nager avec courage; ce n'était pas le moment de flancher. Je suivis le canot pendant deux milles, et, n'apercevant pas la terre, je fis demi-tour pour m'accrocher aux morceaux de bois et je me guidai sur les bouées lumineuses qui éclairaient très bien...

Quand j'arrivai, le vapeur était plein. Voyant ce qui allait survenir, je ne m'approchai pas trop; je m'assujettis comme je pus sur un mât de balemière, et ce qui devait arriver arriva : le vapeur coula avec les 85 hommes qu'il contenait. La moitié seulement purent nager; une vingtaine d'autres vinrent s'installer sur mon mât et une grande planche que nous avions amarrée après. Mais vers 8 heures du matin, nous n'étions plus que deux.

Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, nous eûmes la joie de voir deux torpilleurs italiens venir sur nous à toute vitesse. Le canot était arrivé à terre, et l'on avait télégraphié aux torpilleurs de venir faire une tournée sur les lieux du sinistre. Ce qu'il y avait de malheureux, c'est que ce sous-marin était là, qui tournait autour de nous, et nous ne pouvions rien contre lui. Enfin un torpilleur italien se dirigea dessus, et il disparut.

Je fus embarqué sur un grand torpilleur. Je ne tenais pas debout. Ils m'ont frictionné à deux avec de l'alcool; je bus trois grands verres de cognac, et « j'étais mon homme ».

Nous avons été reçus on ne peut mieux par les Italiens. Le lendemain j'allai à l'enterrement des 58 hommes dont les cadavres avaient pu être retrouvés. Parmi eux se trouvaient l'amiral et beaucoup d'officiers. Je t'assure que c'était triste. Tu sais, je ne te souhaite pas de passer par tous ces moments-là : quatorze heures et demie sur l'eau, ce n'est pas gai.